

« Comme toi, j'ai essayé de lutter de toutes mes forces contre l'oubli, comme toi j'ai oublié ... »¹

par Diane Watteau, avril 2011

C'est l'horreur de l'oubli qui anime Séverine Cauchy. Quand elle regarde le monde - les mécanismes sociaux bien assimilés qu'on ne reconnaît plus, qu'on a rayés de notre mémoire - elle observe les travers sociaux organisés par le politique, elle ausculte notre façon de ne plus distinguer les différences que pour les juger ou les détruire, et alors, elle fait resurgir autrement, en déplaçant sans fracas, les questionnements de la rue. Séverine Cauchy pointe du regard, met sous sa garde, les *statu quo* entérinés socialement pour mieux nous faire recouvrer la vue. Elle s'adresse à des hommes devenus des aveugles-nés. Son travail est toute une lettre pour des aveugles². Tout son travail traque les rapports de tension, de dépendance, d'adhésion entre l'intime et le politique.

Dans ce monde d'aveugles aveuglés, les différentes couleurs de peaux, les classements, les archivages, les collections, elle les énumère, les classe autrement, les enregistre autrement pour en faire des énoncés discrets placardés sur des tee shirts, sur des pancartes de manifestation en carton, sur des feuilles de papier caviardées sur les murs dans la rue (*Canonge*, bulletins, tee shirts, affiches, 2010). Séverine Cauchy devient l'étrangère dans son pays qui scrute les dysfonctionnements, pour mieux les épingle au propre comme au figuré. Oui, la représentation des femmes est un ensemble de stéréotypes que commentent encore les artistes dans une régression dangereuse parfois : Séverine Cauchy, après Martha Rosler, s'attaque aux clichés, toujours persistants; elle découpe dans les magazines, des bouches, des sourcils, des yeux entourés de peaux de couleurs différentes, et remplit des surfaces (*Sourcils*, 2001), et, recouvre des têtes blanches de mannequins (*Accessoires*, 2001). La peau de mon voisin n'est pas de la même couleur que la mienne : ma différence, mon ennemi, mon inconnu, ma blessure, ma frontière. Séverine Cauchy archive, classe, redistribue des pansements français et américains de couleurs très diversifiées, dont les noms symboliques emportent les sujets vers une poésie de la consommation de masse remplie d'inquiétante étrangeté. (couleurs Bronze, Honey, Caramel, Cocoa, Mocha, série « *Find your shade* », 2009). Le pansement devient un médium avec lequel elle écrit sur le mur, ou un objet absurde qu'elle encadre.

La littéralité des entreprises de l'artiste : rester à la surface des choses, devient un potentiel de perturbation pour mettre au défi les évidences banales, quotidiennes, communes et ordinaires. Elle déjoue le paradigme. C'est l'écart minimum qu'elle retient pour déployer finalement une colère froide sur les ombres terribles d'un naufrage culturel et politique en France. Dématérialiser, dépersonnaliser, vider, désincarner, Séverine Cauchy fait du « micro » (le micro-rituel, le micro-récit, la micro-action) - le minimum en jeu, comme Francis Alÿs, comme Robert Filliou - une arme contre des événements historiques invisibles à l'œil endormi et déniés. Les matériaux sont pauvres, de pauvres matériaux : le pansement de parapharmacie, le carton peint à l'acrylique bien propre, le dessin réduit à la ligne, les découpages dans des magazines féminins, les hommes réduits à des planches.

¹Alain Resnais, *Hiroshima mon amour*, film, 1959, 86'10", scénario et dialogues de Marguerite Duras

²Denis Diderot, *Lettre sur les aveugles* suivi de *Lettre sur les sourds et muets* (1749), Paris, Flammarion, 2000

Ce monde est trop simple, me dis-je. Ce monde est trop fade, me dis-je. Ce monde est trop inconsistant, me dis-je. Ce monde n'existe pas, me dis-je.

Séverine Cauchy répète avec Marguerite Duras : « Comme toi, j'ai oublié. Pourquoi nier l'évidente nécessité de la mémoire ? »

Aux hurlements des dénonciations des artistes femmes des années 60 qui revendiquaient un corps autonome, la fin d'un rôle dans une société patriarcale, aux messages de l'art sociologique, Séverine Cauchy ne gémit pas, ne fait pas d'humour, ne tape pas du poing, ne trépigne pas : elle défatigue les signes convenus. Séverine Cauchy ne fait pas la maligne, elle signale que ça ne tourne pas rond dans une littéralité qui stimule autrement nos sensations. Warhol pensait un monde de la surface, anonyme, sans rencontre, sans profondeur (« il n'y a rien derrière ce que je vois »), Paul Valéry et les autres allaient se rhabiller pour penser ce monde sans original. Séverine Cauchy fait clignoter les signifiants entre original et copie, entre surface et pesanteur, entre passivité et révolution. Elle installe ses panneaux en tas dans un coin, elle y a écrit au feutre noir proprement : blanc caucasien, méditerranéen, gitan, moyen oriental, nord africain maghrébin, asiatique eurasiatique, amérindien, indien, métis mulâtre, noir, polynésien, mélanésien, les douze types ethniques du registre Canonge. Elle installe un abri pour sans abri sans effets spéciaux. Elle écrit *Go Home* avec des pansements sur le mur. Elle met en boucle un enregistrement de la célèbre séquence du *Magicien d'Oz* de Fleming, quand Judy Garland claquant des souliers rouges dit « There's no place like home ». Il y a une sortie de rêve en jeu dans toutes ces propositions de Séverine Cauchy. Une maison s'écrase sur le sol terminant sa course folle dans un cyclone indéfini³. Séverine Cauchy regarde avec innocence un monde brutal et demande, sans Alice, à ne pas traverser les miroirs. Les mots sont délogés, « appauvris et assignés à résidence »⁴. Le réel reste le grand gagnant : un réel sans projections. Il n'existe pas d'autre commentaire politique ici, qu'une disjonction entre pouvoir et vivant, possession et plaisir : l'artiste décide de faire coïncider l'idée et la chose, pour donner autrement la parole à un réel rendu muet par force d'habitude.

Séverine Cauchy craint le pire, comme Marguerite Duras : « je me souviendrai de toi comme de l'oubli de l'amour même. Je penserai à cette histoire comme à l'horreur de l'oubli ; je le sais déjà. »

Diane Watteau est artiste, critique d'art, membre de l'AICA et commissaire d'exposition. Commissariat partagé avec Evelyne Artaud de l'exposition *Conversations intimes* au Musée départemental de l'Oise de Beauvais (juin /octobre 2010) et auteur de *Vivre l'intime dans l'art contemporain*, édition Thalia, Collection Conversations, juin 2010.

³ *Faites poser du tissu sur vos murs*, exposition de Séverine Cauchy, Laurent Cauchy et Alain K, 27, rue Laumière, 75019 Paris du 28 avril au 15 mai 2011

⁴ Jacques Derrida et Safaa Fathy, *Tourner les mots, au bord d'un film*, Paris, Galilée/arte édition, 2000

